

Book Reviews

MASCULINITIES WITHOUT MEN? FEMALE MASCULINITY IN TWENTIETH-CENTURY FICTIONS

Jean Bobby Noble
Vancouver: University of British Columbia Press, 2004

REVIEWED BY AUBREY HANSON WITH KIT DOBSON

Masculinities Without Men? by Jean Bobby Noble is an important and engaging book spanning the fields of gender and sexuality studies as well as literary, film, and cultural criticism. Noble contributes significantly to theorizing on female masculinities, while conducting innovative and insightful readings of cultural texts from across the twentieth century. *Masculinities Without Men?* stakes out its own epistemological space while building upon and responding to the work of key theorists of gender such as Judith Halberstam, Eve Kosofsky Sedgwick, Judith Butler, and Michel Foucault, all the while reading back through the writings of turn-of-the-century sexologists. *Masculinities Without Men?* is a richly theoretical text, explicating intricate socio-cultural phenomena with meticulous finesse. It approaches important literary and filmic texts and key areas of gender and sexuality studies in a thoughtful manner. Its thorough theoretical context makes it an important resource for scholars invested in gender theory.

As its title suggests, the text interrogates the manner in which existing theorizations of female masculinities, such as Halberstam's, have sought to disavow a proximity towards men. Noble argues that "masculinity, regardless of what type of body it is articulated through, by definition marks a space of proximity with men" and seeks to theorize that space. The meaning of "men," however, is freed from deterministic ties between bodies and gender identities in this theorization. Noble's is an argument that drastically broadens the scope of discursive possibility for exploring female masculinities and for theorizing multiple kinds of men. In doing so, the text emphasizes the "social, psychic, and political necessity" of broadening this terrain. *Masculinities Without Men?* is thus also a vital new text for studies in transsexuality and gender identities.

The text theorizes within and around the space of what Noble calls "No Man's Land": the terrain "where 'authentic' masculinity is under dispute and where the supposedly self-evident relation between male subjectivity, physicality, and power is contested." It examines some of the "border wars" that have occurred between sexuality and gender in relation to masculinities, exploring some of the shifting inscriptions of bodies into categorizations such as lesbian, butch, transgendered, transsexual, and/or men. In doing so, the text explores the destabilization of gendered embodiment. It also focuses upon the contingency of masculinity and gender in relation to other axes, particularly race and class. One of the ways in which it emphasizes the multiplicity of masculinities, for instance, is through critical examinations of the roles that concepts such as whiteness, nationality, and

class play in shaping discursively recognized masculinities.

As a critical and cultural text, *Masculinities Without Men?* examines the portrayal of female masculinities in texts spanning the twentieth century. It charts the ways in which female masculinities shift across these texts and across the socio-historical contexts they reflect, increasingly producing a plural conceptualization of masculinity and its ontological possibilities. It is through these shifts across the twentieth century, Noble argues, that the categorizations of transsexual and transgendered masculinities became possible. The text begins its critical analysis with Radclyffe Hall's *The Well of Loneliness*. It explores the sexological discourses that informed the novel, illustrating the ways in which it, along with the scandal and obscenity trials that it sparked, invoked new possibilities for subjectivities in relation to gender and sexuality. Noble argues that the "historical" and "discursive 'event'" of Hall's book in the late 1920s enabled new articulations of female masculinities in later twentieth-century texts, including those under study—namely Leslie Feinberg's *Stone Butch Blues*, Rose Tremain's *Sacred Country*, and the film *Boys Don't Cry*, directed by Kimberly Peirce. Noble's reading of these texts is thus a significant socio-cultural, historical, and political project, as well as a significant contribution to literary criticism and film study.

Jean Bobby Noble is clearly in the process of staking out a provocative and cutting-edge terrain within gender studies, and has recently moved from the Critical Theory and Cultural Studies Program at McMaster University to become an Assistant Professor in Women's Studies at the

University of Victoria. More broadly, Noble's research interests include queer and critical theory, studies in gender, sexuality, transsexuality, and (anti-racist) whiteness, as well as cultural studies, media, and popular culture. Noble is currently at work on an upcoming study entitled *Boy Kings: Canada's Drag Kings and Masculinities in Performance*.

C'ÉTAIT DU SPECTACLE: L'HISTOIRE DES ARTISTES TRANSSEXUELLES À MONTRÉAL

Namaste, Viviane
Montreal and London: McGill
Queens University Press/Ithaca, 2005

**REVIEWED BY JEANNE
MARANDA**

Montréal a toujours eu la réputation d'être une ville où on savait s'amuser. Les cabarets, les boîtes de nuit, où des artistes de toutes sortes présentaient des spectacles à un public qui en redemandait. Des jongleurs, des magiciens, des hypnotiseurs s'y produisaient et dans quelques cabarets, des femmes faisaient des «strip-tease» très courus. C'était après la guerre et ce jusqu'en 1967. Ce sont l'EXPO 67 et les édits du maire Jean Drapeau qui eurent raison de cet engouement.

C'est dans ce milieu et à cette époque que Viviane Namasté situe son histoire des artistes transsexuelles. Elle se défend bien d'en faire une étude sur la transsexualité, mais plutôt de «documenter le vécu quotidien des personnes travesties et transsexuelles à Montréal de 1955 à 1985 et de comprendre l'apparition de cette identité transsexuelle au Québec et à étudier, documents à l'appui, les défis

qui se sont posés aux travestis et aux transsexuelles durant cette période.» C'est une histoire bien à nous et fait partir de notre mémoire et celle de nos parents qui ont connu et peut-être vu Lili St-Cyr, ou Gilda, sur la scène ou à la télévision.

Son livre est le résultat d'une recherche menée auprès de 14 transsexuelles francophones, âgées entre 37 et 62 ans, qui ont travaillé dans les cabarets de Montréal et qui tristement, avouent qu'elles dont des survivantes! On lira en annexes des documents et une abondance de notes qui complètent l'information ainsi qu'une imposante bibliographie.

D'abord l'auteure définit les transsexuelles: ce sont des personnes nées de sexe masculin mais qui s'identifient et vivent comme des femmes. Elles ont suivi un traitement d'hormonothérapie et subi des interventions chirurgicales. Un travesti, c'est un homme déguisé en femmes et qui n'a pas changé de sexe. Il est important de le noter car la transsexualité comme identité n'a été reconnue au Québec que vers la fin des années 1960 et début des années 1970. C'est à ce moment qu'elles ont pu se faire opérer et suivre les traitements afin de vivre en femmes. On les retrouve en spectacles, car c'est la seule voie ouverte pour gagner leur vie. Elles ne sont pas tolérées ailleurs et la police de Montréal sans parler du public sont peu tolérants. L'auteure aborde dans cette recherche les défis et problèmes rencontrés par les transsexuelles qui ont trait à la santé, au travail, dans les rapports avec la police et la difficulté autour des papiers d'identité.

C'est le problème d'identité qui est crucial en premier lieu face à la loi: est-elle un homme ou une femme? Quel nom met-on sur une carte d'identité, un passeport? Sur la carte d'assurance-maladie? Ce sont les cliniques d'identité sexuelle qui ont joué un rôle majeur pour résoudre certains de ces problèmes. Au Québec, ces cliniques sur le modèle américain, apparurent dans les grands hôpitaux où on évaluait les personnes et on

effectuait un suivi auprès de celles sous hormonothérapie ou qui avait été opérées, ce qui n'était pas le cas ailleurs «parce qu'elles n'étaient pas bien reçues dans le réseau de la santé»

Les contraintes légales ont littéralement empoisonné la vie des transsexuelles. Ce n'est qu'en 1969 avec le bill Omnibus qui décriminalisait l'homosexualité qu'elles ont pu s'habiller en femmes sans être harcelées et confondues avec les homosexuels. C'est au niveau de l'état civil que les transsexuelles ont connu de sérieux problèmes autour du changement de prénom, car ne l'oublions pas, il n'existait aucun fichier central au Québec, l'enregistrement des naissances, des mariages, des décès se faisant dans les paroisses. Les changements de nom furent acceptés assez volontiers au début des années 1970 mais, curieusement, après 1977 seules les transsexuelles qui avaient été opérées eurent le droit de changer de nom! Pour mettre fin à toutes ces tracasseries, elles se sont regroupées en association et reçurent l'appui des Droits de la personne à plusieurs occasions, toujours avec succès, d'ailleurs.

En somme, le livre de Namasté est fidèle à son mandat. Il nous ouvre le grand livre d'histoire du Québec sur une page illustrée et rendue vivante par les nombreux témoignages qu'on y lit. Le phénomène des transsexuelles n'a jamais été étalé au grand jour, leur vie étant circonscrite dans le quartier «Red Light» de Montréal où il ne faisait pas bon se promener.

Ces «amuseuses publiques» qui ont fait les beaux jours de la vie nocturne de Montréal qu'une génération ne pourra oublier, il fallait qu'on en parle.